



Saint-Gilles

Écrit par Anthony Jauneaud le 7 mars 2014.

D'après un thème suggéré sur Twitter par @SimonWasselin :

« Das Unheimliche ».

Si la cliente avant moi ne se dépêche pas de choisir, je vais rater le train de 19h18 et donc devoir attendre celui de 19h48 pour n'arriver à la maison qu'après 20h30, expliquer à Annie le pourquoi du comment, raconter ma journée, la remercier de m'avoir attendu alors que je suis le père de famille et qu'ils devraient en temps normal m'attendre, moi, qu'importe l'heure à laquelle je rentre.

Elle finit par commander deux baguettes et j'enchaîne sans même dire bonjour. Je prends une demi-baguette bien cuite qui attendra toute la nuit l'heure du petit-déjeuner. Je donne la monnaie exacte que la caissière de la boulangerie – on ne dit même plus « boulangère » maintenant, elles ne font qu'encaisser – recompte avant de me tendre mon pain, comme si j'étais un escroc.

En sortant, je passe devant les clients qui font encore la queue. Je croise le regard d'une femme qui prend souvent le 19h18 avec moi et qui fait une mine atterrée. Je sais à quoi elle pense et je penche légèrement la tête, signe sympathique et plein de compassion.

Je grimpe les escaliers, que je sais plus pratiques que l'escalator avec ses abrutis incapable de serrer à droite, et je file vers les quais. Mes chaussures à talonnettes claquent sur le sol. La foule est dense, elle coule dans les deux sens, elle m'empêche parfois d'avancer ; je passe en force sans même me retourner pour m'excuser. Hors de question de rater mon train, que je vois encore à l'arrêt. L'alarme se met à sonner et malgré mes quarante-cinq ans, je saute entre les portes qui se referment, non sans lancer un sourire aux autres passagers. C'est une victoire que je partage avec eux et la plupart me comprennent : ce soir, je ne serai pas en retard.

Ma place préférée est prise, les carrés où l'on peut lire tranquillement sont tous occupés. En prenant le wagon de queue, j'ai signé un contrat m'obligeant à rester debout pour les quatre ou cinq prochaines stations au minimum.

Je prends mon mal en patience. Il ne me reste plus que quelques pages dans mon roman policier que je viens de sortir. Je passe mes doigts sur la jaquette sombre où une photo en noir et blanc, très contrastée, est censée donner envie. Le flic a découvert le tueur et l'a abattu ; les pages encore à lire doivent être affreusement ennuyeuses et clore les intrigues secondaires débiles. À moins que l'auteur (peut-être une femme d'ailleurs, vu qu'il ou elle s'appelle Dom Mathison) se soit acheté un cerveau entre temps et qu'il ait eu une idée originale. Je le

range dans mon sac en bandoulière et mes yeux se posent sur les visages fatigués, les cernes, les barbes mal rasées, les chignons défaits, les smartphones gras, les journaux froissés et les chaussures. Étrangement, c'est ce qui me passionne le plus tant elles peuvent être différentes et donner des informations sur leur propriétaire. Ces souliers vernis sont couverts d'une poudre claire et je sais que l'homme qui les porte est passé par le couloir du métro en travaux. Les baskets de cette adolescente sont usées et visiblement trop petites pour ses pieds : leur extrémité est soulevée par les orteils à l'étroit, qu'elle fait de temps en temps bouger. Manque d'argent, amour pour ce modèle, souvenir... Je ne sais pas. J'observe, simplement.

Je prends cette ligne depuis des années. Je connais la plupart des gens qui m'accompagnent ; je suis avec eux le matin et le soir, tous les jours de la semaine. On pourrait croire que des amitiés se forment ou que des liens se créent, surtout après autant de temps. C'est faux. Parfois je croise un co-voyageur dans la rue ou dans le métro ; on se regarde, les yeux plissés, un doute palpable sur le visage. On se dit « je le connais, où est-ce que je l'ai déjà vu ? », on se demande si ce n'est pas ce cousin lointain ou alors ce pote de lycée perdu de vue depuis des années. J'aime ce moment. Jamais je n'irais leur parler.

Je me rappelle qu'il y a quelques années, un homme que je voyais quotidiennement, avait soudain disparu. Son visage était resté gravé

dans ma mémoire, sans doute parce que même à son âge avancé, il jouait à ces petites consoles de jeu vidéo. Bref, après plusieurs mois d'absence, il était réapparu. J'écoutais sa conversation avec une femme, du même âge que lui, où il parlait de la difficulté de sa retraite. Le mystère de sa disparition était finalement bien bête et m'avait plongé dans un état de tristesse pour quelques heures : il ne travaillait tout simplement plus.

À la gare de Pouillac, la première sur la ligne, le wagon se vide rapidement. Abattus et fatigués, les gens sont pressés de rentrer. Pour ne pas paraître désespéré, j'attends un instant que personne ne s'avance vers ma place avant de m'y asseoir et d'étendre mes jambes ; c'est un bête strapontin mais il est près d'une fenêtre où je vais pouvoir regarder le paysage. Je le fais depuis mon premier trajet. C'est ma télé à moi. C'est mon petit feuilleton quotidien. C'est plus enrichissant qu'un énième roman policier sans saveur. En sortant de la gare de Pouillac, le train prend un virage qui laisse voir plusieurs villes et villages. Qu'importe la saison, le temps ou l'heure ; tout y a l'air paisible. J'imagine sans problème les gens qui y vivent, préoccupés par de petites histoires sans importance, un chien qui aboie trop fort, un barbecue gâché par la pluie, une voiture qui grille un stop en pleine nuit, alors que tout le monde est couché depuis belle lurette.

Je soupire lorsque l'on arrive à Pouillac-Laroc, où le lycée déverse

régulièrement des élèves, même après 19 heures. Bruyants, sales, toujours en train de rire à gorge déployée comme si c'était un putain de concours. Peut-être qu'après ils se retrouvent sur un terrain vague et se félicitent, s'offrent des cadeaux. Que gagne le plus bruyant ? Des abrutis, tous des abrutis. Le wagon reste calme ce soir-là. Je n'ai jamais assez aimé la musique pour m'acheter des écouteurs. Quelle drôle de confession, non ? Qui révèle « ne pas assez aimer la musique » ? Quel genre de personne n'aime pas suffisamment la musique pour en écouter quotidiennement ? Je m'en moque un peu. Mes enfants me regardent souvent de travers, ils se disent que je suis un vieux con, un type un peu périmé. Ils ont dix et huit ans, ils sont de petits abrutis à l'estomac toujours vide.

Après Pouillac-Laroc, ce sera Genilly ; puis ce sera Forêt ; et enfin Saint-Gilles, là où j'habite depuis presque toujours. Le train continue son voyage, s'engouffre dans l'unique tunnel de la ligne, très court et très éclairé, comme s'il ne voulait pas effrayer les voyageurs et prenait toutes les précautions nécessaires. J'aime tellement la sortie du tunnel, j'aime la lumière qui envahit le wagon et le son qui change, moins profond, moins grave.

Debout à côté de moi, deux personnes se parlent dans une langue que je ne comprends pas. Ils se disputent à voix basse, se reprochent des choses, semblent se dire leurs quatre vérités.

Je sais à peine parler anglais. Je baragouine quelques mots en espagnol quand nous partons en vacances là-bas, au soleil.

Ce n'est pas une langue courante en France, pas une langue proche de l'allemand. Elle glisse, elle coule et puis elle frappe une consonne dure qui résonne dans la bouche de l'étranger. L'un est blanc, habillé avec un certain chic. L'autre est un asiatique mince avec un t-shirt trop petit pour lui. Dès qu'il hausse les épaules, on peut voir ses sous-vêtements et parfois même un peu de peau. Je détourne le regard et je me concentre sur le paysage qui défile. Ils parlent de plus en plus fort. Quand sont-ils montés à bord ?

Le train quitte Forêt et je repense à mon livre. Peut-être que j'ai le temps de le lire en diagonale avant d'arriver à la maison. J'ai envie de me débarrasser de ce bouquin, un poids que j'amène tous les jours au bureau depuis un mois sans en lire plus de deux pages à la suite. Quel ennui.

Le train passe enfin le viaduc et je me lève, à la fois pour me préparer à descendre et pour pouvoir coller discrètement mon visage contre la vitre. Sous moi, quarante mètres de chute. La perspective me fait toujours tourner la tête : les rails qui passent à toute allure, les pylônes du pont qui oscillent lentement, la petite rivière qui serpente en bas, la maison construite sur une rive, terriblement seule, tristement habitée.

Je m'approche de la porte opposée et vérifie, pour me donner un peu de consistance, mon sac. Le train ralentit mais quelque chose m'empêche de bouger. Le panneau indique Blanche-sur-Iste. Les portes s'ouvrent, les deux étrangers descendent sur le quai inconnu en me bousculant. L'un d'eux se tourne vers moi et me dit quelques mots dans leur langue mystérieuse. Je n'acquiesce pas.

Personne ne monte. Le train repart, dévoilant un paysage neuf, vallonné, verdoyant. Les arbres sont immenses, aux troncs fins et aux branches plates et horizontales.

Je retourne m'asseoir. Je sue. Je vérifie l'heure, je vérifie mon sac, je vérifie mon reflet dans la vitre sale. Cette gare n'a jamais existée. J'en suis sûr. Je prends ce train depuis...

Je lève mes yeux vers le plafond et je compte mentalement. Mes doigts tressautent. Je ne suis pas bon en calcul. Ça doit faire vingt ans. Vingt-et-un peut-être. Presque trente, non ? Je ne sais plus. Je lance un regard autour de moi, à la recherche d'un autre voyageur déboussolé comme moi.

Personne ne semble mal à l'aise ou stressé. Je tousse fort pour que les gens lèvent la tête. Une femme me regarde puis fixe le paysage qui défile sans avoir l'air gêné ; il lui semble terriblement normal. Ai-je raté ma gare ? Le plan affiché dans le wagon n'est pas clair mais je fais glisser mon doigt sur le plastique crasseux. Forêt. Blanche-sur-Iste. Port de

Saint-Gilles. Tertre. Terminus : Saint-Philippe–Forêt du Sud.

Il n’y a jamais eu de port à Saint-Gilles. Il n’y a jamais eu de mer ! Je retourne m’asseoir. Je fais passer une jambe par-dessus l’autre et je respire calmement. Je vais me réveiller.

Le train arrive en gare de Port de Saint-Gilles. Les freins crissent. Les fenêtres ouvertes laissent passer une odeur d’océan, d’iode, d’algue. J’entends une mouette. Je lève les yeux au ciel, à la recherche de l’oiseau... en vain. Le train redémarre tout de suite, comme s’il avait changé d’avis à la dernière seconde. Les portes ne se sont même pas ouvertes. Personne ne s’est levé. Je me dis que je délire, que j’hallucine. Je me pince. Je me penche vers l’homme assis à ma gauche et je tente de lui parler. Aucun son ne sort de ma bouche. Il me regarde, légèrement indisposé par la sueur de mon front et mes yeux fous qui tournent dans leurs orbites.

J’arrive enfin à arracher un mot du fond de ma gorge.

« Le train passe souvent ici ? »

La question est idiote. Ses yeux vont et viennent entre mon visage et le paysage. Il doit me prendre pour un fou. Il sourit, un peu gêné, et se plonge dans son journal. Les lettres de la une sont illisibles. Le texte semble si petit, écrit dans un alphabet complexe, torturé, qui tourne sur lui-même. Les lettres se chevauchent, se mangent, se pénètrent. Je détourne le regard. J’ai mal au ventre. Je n’ose pas regarder par la

fenêtre.

De la pluie frappe la vitre. Je lève les yeux et fixe le paysage, méconnaissable. Des montagnes hautes, coiffés de plateaux taillés à la serpe. Des nuages étirés glissent sur le ciel bleu marine. Puis tout cela est caché par la gare de Tertre où personne ne monte et où personne ne descend. Les portes restent longuement ouvertes sur le quai désert. Une femme passe devant les portes, ses talons résonnent sur le sol. Elle disparaît ; le son continue, comme si elle était juste derrière une colonne, cachée pour faire une farce. Ses pas s'allongent et entre chaque bruit sec une seconde s'immisce. Bientôt, les talons tapent une fois par demi-minute, comme si elle planait entre chaque appui sur le sol.

Les portes se ferment enfin et le train repart. Nous rattrapons la femme, qui n'a pas pu ou n'a pas voulu monter à bord. Elle continue sur le quai. Nous la dépassons. Nous quittons Tertre. Nous roulons doucement. Les gens se lèvent et récupèrent leurs affaires tous en même temps, dans le calme. Ai-je raté une sonnerie ou un appel ? Nous avançons sur les rails. Je suis le mouvement. Je me dis que, une fois au terminus, il me suffira de trouver une cabine pour appeler ma femme. Je prendrais un train dans l'autre sens et il s'arrêtera à Saint-Gilles. Je n'aurais qu'à gravir la petite montée sur la gauche de la gare et à traverser deux rues pour rentrer chez moi. Tant pis pour l'engueulade,

tant pis pour le retard, tant pis pour mon rôle de papa.

Je veux rentrer chez moi.

Le train arrive à Saint-Philippe–Forêt du Sud. Je ne savais pas qu'il y avait une forêt ici, ni même une au nord. Je baisse la tête et je suis les gens. La gare est un bâtiment sans charme, comme il en existe tant dans la région. On dirait celle de... Le nom m'échappe. Des centaines de voyageurs marchent autour de moi. Je fais profil bas, comme si j'étais poursuivi par la police.

J'aperçois sur ma gauche une cabine téléphonique. J'accélère le pas puis, une fois à l'abri entre deux parois de plastique, j'insère ma carte avant de composer fébrilement les chiffres.

À la quatrième sonnerie dans le vide, je prends comme un coup dans le ventre. À la huitième, je cherche des explications. Il doit forcément y en avoir. Au moins une. Au moins une bonne. Ne me voyant pas revenir, ils sont peut-être venus à ma rencontre, les deux petits en pyjama, leurs chaussures hâtivement enfilées.

Je raccroche.

Au-dessus de ma tête, l'énorme panneau d'affichage est rempli de villes qui n'existent pas. Des noms improbables, des déformations de lieux connus, parfois même des insultes glissées entre deux gares. Je crois voir Saint-Gilles sur l'un des trains mais le temps que je lise le numéro de la voie – la 11 –, les noms ont changé.

Je laisse mon sac derrière moi, tant pis pour ma baguette, et je me dirige vers les quais. Je demande aux gens si le train va à Saint-Gilles. Personne ne me répond franchement : ils tournent leurs mains, ils hésitent eux-mêmes. La foule m'emporte ou plutôt m'aspire vers la voie 11. Je grimpe dans le wagon au moment où les portes se ferment. Aucune sonnerie n'a retenti ; est-ce que je ne serais pas le signal ?

Quelque chose me tire la manche. Je me tourne. Un enfant me regarde. Il est repoussant, le visage recouvert de saleté, les yeux humides, une large trace noire sur le front. Je fouille mes poches et lui tend quelques pièces qu'il refuse, non sans avoir vérifié les deux faces. Il s'enfuit vers l'autre bout du wagon.

Je prends place à mon strapontin préféré. Je colle ma tête contre la vite. Nous rentrons dans un immense tunnel mal éclairé ; sous chaque lampadaire on peut distinguer une statue ou un visage, grossièrement sculptée dans la pierre ; je ne sais pas pourquoi mais je me fais la promesse de ne pas m'endormir, de ne pas fermer les yeux, de ne pas me laisser hypnotiser par le roulis du train.

Ne pas m'endormir.

FIN

À propos de Mâche Fiction : L'idée derrière Mâche Fiction est de concevoir un espace où partager avec les lecteurs. Le matin, nous vous demandons sur Twitter un mot, une histoire ou un thème, et le soir, vous avez une histoire. Simple, non ?

À propos de l'auteur : Anthony Jauneaud est auteur, *narrative designer* pour le jeu vidéo, et scénariste pour la télévision. Il a notamment travaillé chez Ubisoft.

Sinon il y a [Monkey Moon](#) où il est designer, [Merlanfrit](#) où il parle jeux vidéo et d'autres choses à retrouver sur [son site](#).

Retrouvez d'autres fictions sur le site de [Mâche Fiction](#).

Suivez-nous [@machefiction](#) sur Twitter, contactez-nous par [mail](#).